

Danielle Riede AU CENTER WALTER BENJAMIN À PERPIGNAN

Les habitués de MRAC ont sans doute remarqué, parmi les Collections permanentes, une œuvre picturale qui tranche par sa singularité. Elle est formée de résidus et croutes de couleurs, récupérées dans des ateliers du monde entier, collées au mur de telle sorte que celui-ci joue à plein son rôle de support et se déployant en lignes incurvées, non sans reliefs et forcément avec couleurs. On peut y voir un dépassement et un rabatement du geste du champien vers la peinture, puisque la récupération de ces gouttes plus ou moins épaisses peut être considérée comme du ready-made mais d'une qualité particulière car émanant de travaux picturaux d'artistes - et non d'un simple détournement d'objet manufacturé. Cette œuvre était signée par l'américaine Danielle Riede dont on pourra voir un ensemble d'œuvres à Perpignan. La torsion ou le mouvement de rotation que Danielle Riede fait subir à ces sortes de bas reliefs hauts en couleur se retrouve dans ses toiles, pour lesquelles le corps joue un grand rôle. En fait, il semble que cette artiste a retenu la leçon de l'action painting des années 50 et 60, sans doute aussi des peintres du all over et du color-field. Son originalité tient d'une part à ce qu'elle a carrément singularisé et remodelé leur pratique à la lumière de son activité de danseuse, la deuxième que sa façon particulière de reconduire indéfiniment les limites du tableau peut rappeler la pratique minimale du premier Franck Stella mais assouplie, démultipliée, baroque et sans le rejet de la couleur. Duchamp, l'action painting, Franck Stella... on voit



combien la peinture de Danielle Riede prend l'histoire à bras le corps avant de la faire sienne. On peut aller plus loin : si ses peintures peuvent rappeler les merveilles de l'univers minéral pour peu que l'on s'évertue à le regarder par la tranche, ou même les divers âges d'un tronc d'arbre débité, elles peuvent tout aussi bien renvoyer à la vie trépidante de grandes villes mais qui en seraient plus soumises au diktat de l'angle droit. L'aboutissement de ses stratifications dégage d'ailleurs une forme ultime, vers le centre du tableau et qui ne serait pas dénuée d'allusions sexuelles. Le langage pictural de Danielle Riede évolue donc quelque part entre allusion figurative, symbolisme abstrait et abstraction pure, confirmant les intuitions de Michel Butor à propos des rapports des derniers tableaux de Mondrian avec la ville de New York ou ceux de Rothko avec le besoin de recueillement et de silence dans cette même ville, incarnation de la ville en mouvement. Toujours est-il que dans sa recherche d'un langage commun, l'art de Riede se veut universel, citoyen du monde et non d'une seule nation, d'une seule communauté, arc-boutée sur ses valeurs égoïstes et trop souvent expansionnistes ou impérialistes. Les artistes ont la bougeotte. C'est là leur moindre défaut. Mais ils ont aussi souvent la préscience de notre avenir. Chez Danielle Riede il commence dans l'atelier des autres et sur la toile...

Du 17 octobre au 31 janvier, place du Pont de l'Envestit à Perpignan. Tél. 04 68 66 33 18.

Tarik Kiswanson À CARRÉ D'ART À NÎMES

D'origine palestinienne par son père artisan verrier, suédois d'adoption, vivant à présent en France et maîtrisant l'anglais je jeune encore Tarik Kiswanson est un bon exemple du métissage culturel, chaque langue apportant sa façon de penser le monde. Son nom est à lui seul tout un symbole. Il est fait connaître principalement par ses installations sculpturales et par ses films. Il recourt à ceux-ci pour ce qu'ils incarnent d'espoir en l'avenir malgré leur fragilité et candeur passagères. Dans l'un des films, montré à Carré d'art, Reading room, on peut voir un jeune métis s'adonnant à la lecture dans la bibliothèque de Columbus. Dans une tentative performative, des préados défilent costumés par les soins de l'artiste avant de manipuler les fines lames d'acier poli qui sont l'image de marque de Tarik Kiswanson. Incarnant si l'on peut dire la figure du père ou de la mère, oblongues et de hauteur démesurée, ces sculptures peuvent se voir collectivement de l'extérieur mais plus intimement, en toute singularité de l'intérieur. Elles réfléchissent dans un cas la fragmentation du monde mais dans l'autre elles proposent une fragmentation de l'image de soi et font appel dans les deux cas à la collaboration du spectateur. On peut parler de métissage entre l'artiste et son œuvre, de même qu'entre l'objet et l'image, ou même entre l'art et l'écriture, l'autre activité de Kiswanson. L'artiste



produit également de curieux dessins à la poudre de fusain sur papier qui relèvent d'un aspect fantomatique : il s'agit d'une silhouette probablement enfantine dont l'identité ne nous est point livrée et qui d'une part exclut toute identification trop pointilleuse et marquée, d'autre part correspond bien à l'être en formation qui nous est suggéré. Et n'est-ce pas la caractéristique de l'artiste que de se sentir éternellement inaccompli ? Par ailleurs, l'artiste semble à la recherche de formes universelles, dans la continuité sans doute d'un Brancusi. C'est l'impression que donne en tout cas certaines de ses sculptures telles que la Robe, toute en rotondité et en plis, toujours en, recourant à l'acier, ou encore Bird, plus chatoyante et combinant deux parallélogrammes, fixée de façon

à suggérer un oiseau perché. Tarik Kiswanson s'adonne aussi çà l'écriture poétique, dont il instille l'esprit dans ses films ou sculptures. Cela ne l'empêche pas de pratiquer le ready-made comme ce planisphère intitulé The world, émondé de ses frontières repérables comme pour évoquer un monde à reconstruire et une paire d'yeux pour mieux le percevoir. **Du 30 octobre au 7 mars, à Carré d'Art. Place de la Maison Carrée à Nîmes (30). Tél. 04 66 76 35 85. carreartmusee.com**